

—Allons donc ! Impossible !

Et Belhomme, riant :

—A la couverte, le fils du colo, s'il refuse.

—Eh bien, soit dit Bernard. Mais tant pis si je vous ennuie.

—Si tu nous ennuies, nous dormirons, fit Belhomme avec logique.

—Mais ce sont des vers.

—Va pour des vers. J'aime ça moi, la poésie.

Quand il y avait une chanson dans les pièces militaires où je jouais, c'était moi qui la chantais, vous voyez ça d'ici ? autour du feu de bivouac, le soir, avec la cantinière toujours là pour nous rafraîchir et les camarades bien en ligne pour entamer le refrain, et les rafraîchissements. Et la chanson était toujours interrompue par l'arrivée des sentinelles avancées qui criaient : " Aux armes. Voici l'ennemi, camarades ! " Et le général tirait son sabre en disant : " A cheval, messieurs ! "

On entendit dans la chambrée quelques éclats de rire.

—C'est ça, tout de même ! firent des voix.

—Allons, le bleu, dégoise ta poésie.

—C'est tiré des *Chants du soldat*. Je m'exécute dit Bernard.

Il se souleva légèrement sur son lit, à moitié déshabillé, les jambes pendantes et commença :

Le soleil du matin a chassé les étoiles ;
Les flocons lumineux tombent en voltigeant.
Sur la terre la neige a jeté ses longs voiles
Et les branches du bois se couronnent d'argent.

—Alors, dit Belhomme il faisait plus froid qu'aujourd'hui.

Tout le monde cria :

—A la porte l'interrupteur :

Pendant que deux voix sonores, aux deux bouts de la salle, lançaient leur cri monotone et cocasse :

—Eh ! Foureau !

—Eh ! Simon !

Le silence se rétablit et Bernard put continuer. Il avait une voix chaude, bien timbrée, allant droit au cœur. Il s'était levé tout à fait et il était maintenant debout au milieu de la chambre. Des soldats s'étaient assis sur leur lit pour mieux écouter, les genoux dans les mains, pittoresques. Deux qui ronflaient avaient été réveillés rudement, à coups de poings. Et comme ils grommelaient, mécontents, on leur avait dit : " Ecoutez ! " Plusieurs qui n'étaient pas complètement déshabillés, s'étaient mis debout comme Bernard ; et insensiblement, sans y penser peut-être, s'étaient rapprochés du jeune homme. Sur tous les traits de ces grands enfants, dans le cœur desquels, souvent les officiers évoquaient l'image de la patrie mutilée, une attention extrême, une profonde émotion. Les vers allaient à leur âme comme une musique. Puis, on y parlait de petits soldats bien humbles qui faisaient la guerre et couraient des dangers. Ces soldats, ce pouvait être eux-mêmes, le lendemain, comme ça avait été les autres, la veille.

Personne ne songeait plus à rire. Fiche-la-Guigne, responsable de l'ordre dans sa chambre, oubliait la consigne, ne se souvenait plus que le couvre feu était sonné. Il était debout, il écoutait. Tout à coup, sur le seuil de la chambrée, au moment où Bernard récitait les derniers vers, un sous-officier était apparu. C'était Jacques.

En voyant les hommes debout, il fronça le sourcil, son visage devint sévère et il étendit la main vers le caporal. Les soldats ne le voyaient pas. Fiche-la-Guigne, seul, venait de le remarquer. Et comme il se sentait en faute, il baissa le dos, tendant l'échine, ses gros yeux roulant craintifs. Et il se disait :

—Pour sûr, je m'y couperai pas de mes quatre jours de consigne !

Jacques avait entendu les derniers vers. Il avait vu les soldats pleurer. Il avait entendu, aussi, le cri de " Vive la France ! " échappé à ces cœurs gonflés dont le trop-plein s'en allait ainsi. Et furtivement il s'était éloigné, ému lui-même, ne se montrant pas, ne voulant pas être obligé de punir. Et il était rentré chez lui, inaperçu.

Le caporal le suivait du coin de l'œil, relevant son large dos au fur et à mesure que le sous-officier s'en allait, la punition s'éloignait avec lui. Quand Jacques fut parti, il poussa un soupir, soulagé. Et avec un regard reconnaissant vers la chambre der-

rière la porte de laquelle Jacques venait de disparaître sans bruit, le caporal dit :

—Celui-là, c'est un bon bougre !

Un quart d'heure après, la chambrée toute entière dormait, sous les rayons doux et neigeux de la lune.

Nous avons raconté l'installation de Bernard à la caserne, mais ce serait nous écarter de notre sujet que de le suivre, lui et Jacques, dans tous les détails de la vie du régiment. Beaucoup de détails de cette vie vont revenir sous notre plume, mais alors intimement mêlés aux scènes mêmes du drame. Nous passerons donc rapidement sur les jours qui suivirent.

Les grandes manœuvres approchaient et les réservistes arrivèrent. Pierre Gironde, sous-lieutenant de réserve, rejoignit son régiment à Nancy. Et sa première visite avait été pour Mme de Cheverny. Cet homme souffrait, car il n'était pas mauvais. Il souffrait doublement dans son cœur, parce qu'il regardait comme un sacrilège d'être obligé de tromper cette mère, et parce qu'il n'avait pu voir, sans être infiniment troublé, l'affection naissante de Bernerette pour lui. Et lui aussi comme Bernard, comme Marguerite, lui aussi tremblait en prévoyant à quelles inextricables situations pouvait le conduire cet amour. Seul, il savait qu'il pouvait être aimé de l'enfant et l'aimer. Mais à quoi aboutirait un pareil amour, s'il s'y laissait aller ? Dirait-il à sa mère :

—J'aime Bernerette ! J'aime ma sœur !

Et à la pauvre femme, abîmée de désespoir et de honte, dirait-il pour se justifier :

—Je vous ai trompée. Je ne suis pas votre fils. Je suis un misérable. Alors, elle le chasserait loin d'elle.

Et ainsi, il aurait été le meurtrier de son propre cœur, car jamais, dût-elle en mourir et faire mourir sa fille, jamais Marguerite ne donnerait Bernerette à Gironde ! Donc, c'était un amour impossible que celui-là, et, étrangeté du cœur humain, plus il envisageait cette impossibilité, plus il aimait. Et au lieu de fuir la maison de Marguerite, au lieu de s'éloigner de Bernerette, il s'en rapprochait au contraire, invinciblement attiré par le besoin de la voir, se sentant dans l'âme un chagrin mortel quand il avait passé quelques heures loin de son sourire, loin de son doux regard chaste et tendre.

Mme de Cheverny voyait le danger depuis longtemps. Elle résolut de s'en ouvrir à Gironde :

—Ma fille ne peut se douter des liens qui nous attachent. Elle vous a vu, mon ami, et j'ai peur.

Il feignit la surprise.

—Vous avez peur, dit-il, et de quoi donc ?

—Elle ignore et il faut qu'elle ignore toujours que vous êtes son frère. Ce n'est donc pas, comme un frère, qu'elle vous aime.

Il essaya de balbutier, ne trouva rien, et se tut. Marguerite continuait :

—Bernerette est faible de santé. Elle exige les plus grandes précautions. Une tristesse serait dangereuse pour elle. Un amour contrarié la tuerait, si cet amour avait le temps de prendre dans son cœur des racines trop profondes. Peut-être est-il temps encore d'enrayer le mal. Et j'ai pensé à vous, mon enfant, je vais vous demander un sacrifice.

—Parlez, ma mère !

Je vais vous prier de ne plus venir pendant quelque temps. Je vous verrai où vous voudrez. Mon affection maternelle saura bien trouver le moyen de nous ménager des rendez-vous. Pendant ce temps-là, Bernerette oubliera peut-être. Je lui créerai des distractions. Je ferai tout pour qu'elle vous oublie ! N'est-ce pas votre avis, mon fils ?

—Oui, ma mère ! dit-il troublé, désespéré.

Et, comme malgré lui des larmes lui venaient aux yeux, en pensant que sa misérable faute lui défendait ce chaste amour, elle crut que cette tristesse lui venait de ce qu'il ne verrait plus aussi souvent sa mère. Elle en fut touchée.

—Tu m'aimes donc un peu, mon enfant ?

Il ne répondit pas et baissa la tête. C'était sa punition, prévue par lui autrefois quand Patoche l'avait forcé d'accepter sa complicité. Il aimait cette pauvre femme qu'il trompait, du cœur de laquelle il abusait et se jouait. Il la voyait si franche avec lui, si tendre, si craintive aussi, en même

temps que si heureuse de l'avoir retrouvé, ce fils perdu qu'elle croyait mort, que pour ne se point laisser attendrir il aurait fallu un cœur plus endurci. Et ce châtement d'aimer, presque filialement, cette femme dont le cœur se serait soulevé de dégoût si elle avait connu la vérité, se doublait d'un autre plus grand, plus terrible : son amour pour la fille de cette femme. Car, il l'aimait, maintenant qu'on allait l'éloigner de lui ; il sentait qu'il l'adorait. Marguerite voulut le consoler.

—Malgré tout, dit-elle, je ne pense pas que cet amour naissant soit sans remède. Lorsqu'elle sera plus calme, vous reviendrez.

Leur conversation fut interrompue par l'arrivée de Jacques et de Bernard. Les deux soldats saluèrent l'officier, militairement.

—Mère, dit Bernard, nous avons à parler à mon père.

—Il est chez lui, mon enfant.

Le colonel avait loué une assez jolie maison pas très loin de la caserne ; il s'était réservé tout le deuxième étage.

Les deux jeunes gens montèrent chez le colonel. Jacques était très pâle. Lorsqu'il se trouva devant le colonel qui le regardait d'un air sévère, il ne put retenir ses larmes et devint presque faible.

—Jacques, mon Jacques, mon ami, disait Bernard.

Le sous-officier se redressa, refoula ses larmes, et, debout, attendit.

—Qu'avez-vous à me dire ? fit Cheverny brusquement.

—Et comme Jacques allait répondre, le colonel l'interrompt.

—Ce que vous avez à me dire, je le sais déjà, aussi bien que vous. Vous avez trouvé mauvais accueil chez vos camarades du 145^e à votre arrivée. Ils ne frayent pas avec vous. Ils ne vous saluent pas. Le règlement les y oblige, mais puis-je vraiment les punir, puisque je comprends les raisons d'honneur qui les font agir ainsi ? Ils font sans doute, toutes les fois que l'occasion s'en présente, des allusions à ce qui s'est passé ? Qu'y puis-je ? Enfin, que désirez-vous de moi ?

Bernard s'appuya sur l'épaule du colonel.

—Père, dit-il doucement, ne te montre pas si dur pour lui. S'il a été coupable, il en a été cruellement puni, et moi, père, je suis certain de son innocence. Tôt ou tard elle sera prouvée. Ne sois pas si sévère, je t'en prie, et dis-lui une bonne parole. Regarde-le, et aie pitié de lui. Est-ce que tu le reconnais ? Regarde comme il a maigri, quel air de souffrance ! Considère ses yeux creusés et rouges par la fièvre des insomnies ! Comme il est malheureux et tremblant ! Et pourtant, en dépit de tout, vois comme il soutient franchement ton regard, sans hésitation, sans honte. S'il était coupable, il n'oserait. Mais coupable ou non, père, souviens-toi que tu l'as aimé, qu'il t'a sauvé la vie, que tu l'aimes encore, j'en suis sûr, et que tu donnerais beaucoup pour effacer de la vie de ton sauveur ce passé qui le tue, car il en meurt !

II

Le colonel examinait Jacques, silencieusement. Et il se sentait pris d'une immense pitié pour ce pauvre garçon, si brillant et si brave, à ce point changé. Dans le rang, à la caserne, à l'exercice, jamais il ne le regardait. Il ne le voulait pas. De telle sorte qu'il ne l'avait pas vu depuis longtemps. Bernard disait vrai, Jacques était méconnaissable. On sentait que la vie s'en allait, à grands pas, de ce corps hier si vigoureux, aujourd'hui miné et délabré par la fièvre. Il murmura :

—Pauvre garçon ! il se rend compte que tout son avenir est brisé ! Que puis-je y faire ?

Et après un moment de silence ;

—Jacques, j'aurais dû, il y a six semaines, vous casser de votre grade. Je ne l'ai pas fait. Que me demandez-vous ?